
Anecdote, pensée et autothéorie chez Barbara Cassin et Maggie Nelson

Anecdote, Thought and Autotheory in Barbara Cassin and Maggie Nelson

Marta Sábado Novau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/itineraires/15508>

DOI : 10.4000/13fnh

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Référence électronique

Marta Sábado Novau, « Anecdote, pensée et autothéorie chez Barbara Cassin et Maggie Nelson », *Itinéraires* [En ligne], 2023-2 | 2025, mis en ligne le 28 janvier 2025, consulté le 07 mars 2025. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/15508> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13fnh>

Ce document a été généré automatiquement le 7 mars 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Anecdote, pensée et autothéorie chez Barbara Cassin et Maggie Nelson

Anecdote, Thought and Autotheory in Barbara Cassin and Maggie Nelson

Marta Sábado Novau

- 1 Barbara Cassin dans *Le bonheur, sa dent douce à la mort* (2020) et Maggie Nelson dans *Les Argonautes* (2018) pratiquent toutes les deux un genre hybride, entre l'essai et les récits de soi et sur la vie. Malgré les différences évidentes entre ces deux autrices et universitaires – l'une philosophe, philologue et helléniste, spécialiste de la traduction ; l'autre poète, critique et théoricienne féministe – ces deux ouvrages sont animés par une même volonté : montrer comment la vie singulière produit de la pensée sans que cette dernière perde de sa teneur théorique, réflexive et productrice d'un savoir généralisable. Cassin raconte dans son « autobiographie intellectuelle » les moments qui, dans sa vie, ont eu un impact sur sa pensée. Elle remonte à ses origines familiales juives jusqu'à la mort de son époux, en passant par ses années de formation intellectuelle qui ne sont jamais loin d'une éducation sentimentale. Nelson, dans son essai autobiographique, part de la rencontre avec son mari Harry, pour exposer ensuite une période particulière de sa vie, à savoir, la transformation corporelle parallèle qu'ils traversent en tant que couple lorsqu'elle tombe enceinte et que lui entreprend une transition de genre. Les deux textes sont composés par de courts chapitres ou fragments et combinent des réflexions philosophiques ou théoriques avec des notations tirées de la vie des autrices, et ce, très souvent, sous forme d'anecdotes personnelles.

Deux textes entre la vie et la pensée

- 2 Cassin et Nelson ne sont pas les premières à pratiquer une écriture de soi qui « excède les frontières du personnel » (McCrary, 2015) en allant rejoindre le discours d'idées, et donc à se situer en quelque sorte « au bord » (Cassin, 2020, p. 71) de la philosophie, de la théorie, de la littérature. La nature hybride de ces deux œuvres est un des traits

distinctifs de toute une série de textes contemporains. Rangés tantôt sous l'étiquette d'essai, tantôt d'autofiction théorique, de critique personnelle ou de récit, leur particularité est de proposer une alternative aux formes autobiographiques classiques et aux discours hégémoniques du savoir en interrogeant le nouage entre la pensée et la vie. Le terme d'« autothéorie », employé pour la première fois par Stacey Young (1997), et repris et étudié récemment par la chercheuse Lauren Fournier (2021), est de plus en plus convoqué pour son efficacité à nommer et embrasser cette diversité de projets et de formes, et convient aussi pour désigner ces deux ouvrages. Sont « autothéoriques » toutes ces entreprises de pensée qui mêlent discours des idées et éléments biographiques, tout en problématisant le lien entre le sujet (auto-) et le savoir (théorique ou philosophique) tant dans leur contenu que dans leur forme. Fournier retrace la généalogie et les conditions d'émergence de ce, peut-être, nouveau genre, et propose de concevoir ces entreprises dans la lignée des épistémologies féministes à partir des années 1970. Si on remonte, à titre d'exemple, à des textes antérieurs à ceux de nos autrices, on pense naturellement à la notion d'« autohistoria-teoría » de Gloria Anzaldúa, méthode d'autoconnaissance et de théorisation de soi que l'autrice *chicana* pratique entre autres dans *Borderlands : La Frontera* (2022) ; mais le terme suggère aussi un lien avec la notion de « savoir situé » de Donna Haraway (2017) qui promeut la prise en compte, dans le discours des idées, de la position du sujet qui produit le savoir. Plus récemment, c'est Paul B. Preciado qui dans *Testo Junkie* (2008) définit son entreprise comme une « autothéorie » en l'opposant à l'« autofiction¹ » (p. 8). Malgré ce flou terminologique, ces trois entreprises partagent, entre autres éléments, de ne plus faire abstraction ni du sujet qui produit une connaissance, ni de son corps qui est pensé en situation et à travers son vécu².

- 3 Parallèlement à cette lignée, l'impact du poststructuralisme français a pour beaucoup contribué à doter la théorie d'une dimension plus littéraire et d'une intention plus autobiographique (Barthes, mais aussi Derrida) ; ce moment intellectuel a donc aussi participé à décloisonner des domaines jusqu'alors étanches. Pour Jane Gallop, « le passage entre la théorie et le récit de vie est pavé par deux mouvements intellectuels non-alignés – le féminisme américain et le poststructuralisme français – » (Gallop, 1988, p. 4). Tandis que Nelson pense dans le sillage des féministes et de Barthes, Cassin n'est pas étrangère à la pensée de Derrida³. Cet héritage français ne doit pas être minimisé, la tendance actuelle étant de voir dans ce décloisonnement générique et épistémologique une influence presque exclusive venant des études de genre.
- 4 Pour parler de *Les Argonautes*, Nelson emploie volontiers le terme d'autothéorie (McCrary, 2015). L'œuvre de Cassin, au contraire, se nourrit de références plus classiques, voire antiques, et n'est pas axée sur le genre. En revanche, il nous semble que sa volonté de saisir ce qu'elle appelle son « vivre-et-penser » (Cassin, 2020, p. 10) et sa manière d'habiter son texte, rendent possible de reconnaître dans son livre une démarche autothéorique ou autophilosophique. En choisissant de sous-titrer son livre « Autobiographie philosophique », Cassin inscrit son entreprise dans la continuité de certains écrits de philosophes qui, de Nietzsche à Derrida, s'aventurent à travailler dans ce qu'Alexis Anne-Braun nomme « l'intimité de la pensée » (Anne-Braun, 2023, p. 1). Fournier affirme que l'autothéorie peut être comprise comme une performance du « life-thinking » (Fournier, 2021, p. 26) qui rappelle certainement le « vivre-et-penser » de la philosophe française. Elle affirme aussi que, malgré la présence du mot « théorie », ces entreprises se situent en réalité entre la théorie et la philosophie (p. 25).

Il ne faut pas oublier, en effet, que les philosophes ont depuis toujours « [rapporté] des inventions conceptuelles, des prises de position théoriques et même, une méthode originale de penser, à sa propre trajectoire biographique » et ce non seulement dans les « à-côtés » du « discours traditionnel », mais au sein de leurs écrits principaux (Anne-Braun, 2023, § 1). Le succès actuel du mot *autothéorie* face à d'autres notions (comme autophilosophie, autoanalyse ou autofiction qui renvoient à d'autres traditions et moments intellectuels et littéraires) tient à ce que la théorie a perdu son aura d'abstraction et d'inaccessibilité. Les récits ou essais personnels contemporains qui cherchent à inscrire l'individuel dans le collectif, le font via l'activité de *théorisation*, conçue d'abord comme une *pratique* de réflexion et de lecture de soi et du monde. Le terme séduit dans la mesure où il semble porteur, encore, d'une promesse de décroisement disciplinaire et d'une force oppositionnelle à des savoirs canoniques (Cusset, 2003).

- 5 En somme, comme l'expose de manière limpide Anne-Braun, la tradition philosophique et les nouvelles épistémologies féministes du point de vue convergent aujourd'hui dans des gestes d'écriture d'interprétation ou de théorisation de soi : « Le projet d'entremêler la théorie et la vie peut donc aussi se comprendre comme une tentative de situer son savoir ; de le situer dans la vie même et dans la manière qu'a une vie de se singulariser » (p. 9). Les itinéraires distincts de Nelson et de Cassin peuvent se rencontrer dans cette triple articulation des épistémologies féministes, d'un héritage poststructuraliste et d'une pratique « autophilosophique », et ce, malgré leurs traditions intellectuelles et thèmes de prédilection fort différents⁴.
- 6 Ce qui nous intéresse dans *Le bonheur, sa dent douce à la mort* et *Les Argonautes*, est la façon dont les deux autrices exposent leur manière de penser et de produire du savoir et, en particulier, leur usage d'anecdotes personnelles. Nous tâcherons de montrer comment la présence d'anecdotes participe à décroiser le genre de ces deux textes, le type de discours qu'ils produisent et enfin la nature de la pensée qui s'en dégage. Les anecdotes, ici, ne servent ni à illustrer ni à agrémenter le propos principal. Elles ne sont donc pas un détour rhétorique qui permet d'introduire une réflexion en prenant comme point de départ un élément de la vie des autrices. Au contraire, dans ces textes, les anecdotes signalent la réhabilitation du concept de vie pour la pensée : la vie ne donne pas à penser, la vie pense, y compris dans ce qu'il y a de plus fortuit ; et c'est cette union, par l'anecdote, que ces textes essaient de déplier⁵.
- 7 On s'intéressera donc à la manière dont ces textes élaborent une connaissance qui serait issue de la vie, dans une forme (l'anecdote) et dans un style (littéraire) qui ne sont pas, *a priori*, dévolus à cela⁶. De fait, la présence d'anecdotes personnelles est une des caractéristiques qui revient quand on cherche à nommer les diverses formes narratives que comportent les textes autothéoriques. Il serait intéressant d'étudier la fonction des anecdotes dans un corpus autothéorique plus étendu. Nous nous concentrerons ici sur deux cas, en espérant que d'autres travaux poursuivront cette étude. Plusieurs questions se posent : comment, dans nos textes, l'anecdote est-elle conçue comme une forme de discours alternative ? Comment, dans les anecdotes, s'effectue le passage de la vie à la pensée ? Quel type de pensée émane de ces expériences vécues et de leur écriture *a posteriori* ? En tentant de répondre à ces questions, l'objectif de cet article sera double : observer le fonctionnement des anecdotes dans ces textes et en dégager les caractéristiques d'une part ; tenter de définir, en creux de cette analyse concrète, les traits épistémologiques et poétiques de

ce nouveau type d'écrits d'autre part. Notre hypothèse est que les anecdotes constituent des passages qui permettent d'observer « en miniature » les enjeux de ce type de textes à une plus grande échelle.

Nouvelles pratiques de l'anecdote

- 8 En 2002, l'universitaire Jane Gallop fait paraître un recueil d'articles qu'elle intitule *Anecdotal Theory* dans lequel chacun des textes part d'une anecdote personnelle pour ensuite développer une réflexion théorique qui en découle de près ou de loin. Elle inscrit explicitement son entreprise dans un héritage poststructuraliste (derridien) et féministe, deux discours qui se veulent non hégémoniques mais par des voies différentes. Dans son introduction, Gallop présente les valeurs qui opposent, selon elle, l'anecdote et la théorie : la première est du côté de l'humour, du trivial et du très spécifique, alors que la seconde est considérée comme sérieuse, importante et générale (Gallop, 2002, p. 3). Ce qui intéresse Gallop est de tenter de penser à *travers* (*through*) l'anecdote (p. 2). Dans ses courts essais, les anecdotes sont moins des expériences avec une puissance spéculative qu'un *prétexte* ou une *occasion* de penser de manière originale, en dehors des sentiers battus. L'universitaire prend l'anecdote comme point de départ pour ensuite s'en détacher (théoriser donc). Malgré les ressemblances entre ce projet et celui de Cassin et de Nelson, ces dernières s'en distinguent par l'usage et la place qu'elles font aux anecdotes. Au lieu de s'en servir dans le but d'élaborer autrement la théorie ou la philosophie, elles pensent *dans* l'anecdote, c'est-à-dire dans ce que la vie offre de réservoir spéculatif. Elles brouillent les catégories génériques et ne font pas la différence, délibérément, entre les parties théoriques et celles plus narratives ou personnelles. En effet, nous verrons que ces deux textes véhiculent non seulement une proposition intellectuelle mais aussi littéraire et esthétique, ce qui n'est pas le cas dans le recueil pionnier de Gallop.
- 9 Une formule, tirée de la présentation de l'autobiographie de Cassin, résume les projets intellectuels et littéraires de nos deux autrices : il s'agit d'« aller de l'anecdote à l'idée » (Cassin, 2020, p. 9). Pour ce faire, l'autrice propose de s'attacher à tout ce qui, dans une vie, peut paraître petit et insignifiant :

Les aléas de l'existence, souvent des choses très banales, un mot d'enfant, une histoire que ma mère m'a racontée pour voir mes yeux quand elle faisait mon portrait, les mots d'accueil d'un homme, une phrase, toujours une phrase : voilà que cela cristallise et génère un bout de savoir d'un autre ordre, quelque chose comme un concept, une idée philosophique. (p. 9)
- 10 Dans les bribes de langage entendues et vécues se produit ce que Cassin définit comme un « bout de savoir d'un autre ordre » : c'est-à-dire un savoir partiel, fragmentaire, à l'état brut et advenu presque par surprise, par hasard, par association d'idées ou par affect. Ces anecdotes qui donnent à penser sont la plupart du temps, dans son cas au moins, langagières (mot, phrase, histoire). Souvent, chez Nelson aussi, les anecdotes sont des phrases entendues ou lues. Outre cette modalité « langagière », les anecdotes peuvent aussi être des hasards, des coïncidences et des rencontres qui donnent à penser. En élaborant leur pensée à travers ou plutôt *dans* les anecdotes, et dans ce que la vie a de plus fortuit, ces deux intellectuelles pratiquent à leur manière une critique des modes de production du savoir en changeant de focalisation et d'échelle de valeur.

- 11 En tant qu'événement « survenu à un moment précis de l'existence d'un être, en marge des événements dominants » (CNRTL), l'anecdote peut être conçue comme un « récit minimal » qui implique la « représentation non contradictoire d'au moins deux événements (ou d'un état et d'un événement) asynchrones » (Prince, 2012, p. 3). L'anecdote vécue et narrée insère de la temporalité dans le discours et apporte de la vie dans les idées (son effet de réel, sa dramatisation). Elle n'est pas un simple effet rhétorique, mais le pari de saisir quelque chose qui ne serait pas exprimable autrement⁷. Outre cette définition narratologique, l'anecdote présente aussi des valeurs qui nous informent de sa nature et de son possible statut épistémologique, et qui peuvent expliquer l'intérêt que ces autrices ont à présenter leur « vivre-et-penser » sous cette forme. Traditionnellement, elle est considérée comme ce qui dans un texte peut être laissé de côté, est non essentiel. Elle est associée à ce qui est secondaire, pas indispensable au texte principal, à la marge des événements considérés comme importants. En investissant cette forme, Cassin et Nelson placent leur propos sous le signe du contingent et du mineur. Ce faisant elles renversent le discours hégémonique des savoirs : non seulement elles privilégient l'exposition de leur singularité comme le veut l'autothéorie, mais elles réhabilitent ce que les discours hégémoniques des savoirs tendent à laisser de côté ou à considérer comme secondaire. C'est à partir de ce double retournement qu'un discours contre-hégémonique sur soi et sur le savoir qui émane de la vie peut émerger. Comme nous le verrons, la connaissance, dans ces textes, s'élabore à partir de la vie, du concret, du personnel et du singulier, voire du corporel, et ce, en partie, grâce au recours à des anecdotes.

Épistémologie et poétique de l'anecdote

- 12 Bien qu'il s'agisse de révéler la puissance spéculative du vécu, la pensée par anecdotes correspond aussi à un mouvement inductif qui s'accorde au modèle épistémologique de l'autothéorie (ou autophilosophie) qui va de la particularité du soi à la généralité de la théorie ou des concepts. Chacun des souvenirs, des scènes ou des phrases concrètes contient une potentialité réflexive qui les dépasse vers une pensée ou réflexivité générales. Les textes montrent ainsi comment on procède – « parfois » – « de manière imprévue et précise, comme autoritaire, de la vie à la pensée » (Cassin, 2020, p. 9). Ce passage de l'une à l'autre est représenté par la « glose » qui suit le récit de l'épisode anecdotique. La réflexion ou l'interprétation du vécu fait partie de l'événement vécu lui-même et n'est pas une digression qui s'en éloigne (comme chez Gallop). Voyons, à présent, trois modalités distinctes d'anecdote dans ces textes.

Le mot mémorable réinventé

- 13 Une phrase prononcée par le père pour l'une ou l'exclamation spontanée d'une amie pour l'autre, sont le point de départ de ce qui semble mimer les codes de la tradition du « mot mémorable » tout en inversant les valeurs, ces phrases étant, en réalité, des mots oubliables ou qui auraient pu être oubliés, mais ne l'ont pas été. La philosophe française rapporte un souvenir d'enfance dans lequel son père a prononcé une phrase qui « s'est gravée dans [son] esprit » et « a déterminé non seulement [sa] vie amoureuse, mais toute [sa] vie et toute [sa] pensée » (p. 55). Elle était « toute petite » et jeta par

espièglerie la pantoufle préférée de sa mère dans la baignoire où celle-ci prenait un bain :

Mon père est entré en criant, et ma mère s'est levée hors de l'eau. Je la garde en image, pas si belle : comme une femme entre deux âges un peu boursouflée, un peu blanche, avec les seins qui pendent. Dans les tableaux de Bonnard, quelquefois, il y a une sorte de femme un peu troublée et un peu molle, qui sort ainsi de sa baignoire. Les deux images se confondent dans ma tête. Quand mon père a ouvert la porte de la salle de bains, elle s'est dressée, il l'a regardée et il a articulé en prenant son temps : « Voilà ce qu'est devenu l'amour de ma vie ». (Cassin, 2020, p. 55)

- 14 Cette scène de couple à laquelle l'enfant semble assister par accident invite à une lecture de genre ou psychanalytique (l'autrice s'identifie tantôt au regard du père, tantôt, on le verra, à l'effet que la phrase produit sur la mère), mais nous nous limiterons à suivre la perspective intellectuelle proposée par l'autrice. Le récit de l'anecdote est suivi par une sorte de glose où Cassin explique comment la phrase entendue a donné forme à sa pensée :

Voilà ce qui m'a obligée à croire pour toujours qu'il ne fallait jamais être, au grand jamais, mono... mononucléosique, monadique, monogame, monothéiste. Qu'il ne fallait pas qu'il y ait un seul homme, une seule femme, comme c'était leur cas, ils s'en vantaient assez. Ça pouvait donner ça, et même ça ne pouvait donner que ça. Je n'aime pas l'Un. Je ne veux pas de l'Un, ni de la majuscule. C'est l'un des brins les plus consistants de mon rapport à la vérité : il n'y en aura pas qu'une. C'est trop risqué.

[...]

De là vient ce que j'appelle aujourd'hui, enfin ce qu'on appelle pour moi, « relativisme ». Il est vital avant d'être philosophé, puisqu'il interdit qu'un homme me dise : « Voilà ce qu'est devenu l'amour de ma vie ». Je ne me laisserai pas dire ça, et même ça rentrera dans sa gorge. « Voilà ce qu'est devenu l'amour de ma vie » était la vérité de mon père parce que ma mère était la vérité de mon père. Pour moi donc, il n'y aura pas d'un et pas de vérité. Je préfère que non. Je refuse de choisir entre quelque chose ou rien, je choisis le comparatif, le plus vrai pour, le meilleur pour, et le plutôt que. (p. 56-57)

- 15 Il ne s'agit pas d'illustrer via l'anecdote des concepts philosophiques comme l'Absolu, l'Un ou la Vérité, mais de montrer comment la vie a produit la compréhension de ces concepts *de l'intérieur*. Le rapport exclusif du père et de la mère, et la déception du père, détermine certains positionnements philosophiques de Cassin. Idée et affect se combinent pour expliquer son penchant pour certains concepts et son refus d'autres. Le rejet de l'Un et de l'Universel pourrait-il être la solution intellectuelle de l'autrice pour échapper à l'angoisse du rejet en amour ? On peut fuir la déception en considérant constamment tous les possibles : chez Cassin, le pluriel dans la pensée et dans les langues sera toujours préféré (elle est, entre autres, la directrice du *Vocabulaire européen des philosophes* et la commissaire de l'exposition *Après Babel* : les deux projets étant des plaidoyers pour la diversité linguistique). La connaissance des concepts n'est pas ici transmise par la lecture assidue des textes, mais par une phrase prononcée un matin dans une salle de bains de l'appartement d'enfance. En connectant ce fragment de vie et de parole à sa pensée philosophique, Cassin montre que celle-ci n'est jamais uniquement motivée par une affinité intellectuelle, mais que *l'affect et l'intime font de la pensée aussi*. On comprend dès lors encore mieux la préférence de Cassin pour ce « bout de savoir » qui est aussi ce qui s'énonce en forme d'anecdote : le partiel, le fragmentaire, le « entre », sont dans tous les cas, et toujours, préférés à l'absolu. Son œuvre pratique « la gymnastique du “entre” » et cherche « à compliquer l'universel »

(Cassin, 2016, p. 25). Enfin, notons que cette anecdote combine mot mémorable et image, un trait que l'on retrouve également dans *Les Argonautes*.

- 16 En effet, Nelson rapporte une phrase entendue, dans une scène privée, qui a déclenché une réflexion théorique :

Il y a peu, une amie est venue chez nous et a ressorti une tasse à café, une tasse qui se trouvait être un cadeau de ma mère. Une de celles qu'on peut acheter en ligne sur Snapfish, avec la photo de son choix imprimée dessus. J'étais horrifiée quand je l'ai reçue [...].

Wow, a fait mon amie en la remplissant. *Je n'ai jamais rien vu d'aussi hétéronormatif de ma vie.*

La photo sur la tasse nous représente, ma famille et moi, tous bien habillés pour assister à *Casse-Noisette* durant les fêtes [...]. Sur la photo, je suis enceinte de sept mois de ce qui est en passe de devenir Iggy, coiffée d'une queue-de-cheval haute et habillée d'une robe à imprimé léopard ; Harry et son fils ont fière allure dans leurs complets foncés assortis. Nous nous tenons, dans la maison de ma mère, devant le foyer où pendent des chaussettes de Noël brodées à nos noms. Nous avons l'air heureux. (Nelson, 2018, p. 23)

- 17 À partir de la phrase de son amie qui amène à rendre étrangère l'image familière (l'affect), Nelson, presque malgré elle, en vient à interroger les implications du terme d'hétéronormativité dans le cas d'une famille *queer* comme la sienne :

Mais qu'est-ce qui dans tout ça constitue l'essence de l'hétéronormativité ? Que ma mère ait fait une tasse sur un site petit-bourgeois comme Snapfish ? Que nous participions clairement, ou plutôt acceptions de participer, à une longue tradition de familles photographiées avec leur air de fête pendant les fêtes ? Que ma mère ait commandé la tasse en partie pour signaler qu'elle reconnaissait et acceptait ma tribu, l'acceptait dans la famille ? Ou est-ce que c'est ma grossesse – est-ce que c'est ça, c'est essentiellement hétéronormatif ? Peut-être qu'au fond, opposer le *queer* et la procréation (ou, pour préciser les choses, la maternité) ne revient plus à révéler une vérité cachée, mais représente désormais un point de vue réactionnaire sur la façon dont les choses ont évolué ? [...]

Est-ce qu'il y a quelque chose d'essentiellement *queer* dans la grossesse elle-même, en ce sens qu'elle altère profondément l'état « normal » d'une personne, en ce qu'elle occasionne une intimité radicale avec – et une aliénation radicale vis-à-vis de – son propre corps ? Comment une expérience si profondément étrange, sauvage et transformatrice peut-elle aussi être perçue comme le symbole ou la promulgation de l'ultime conformité ? (p. 24)

- 18 Tandis que la glose chez Cassin s'opérait dans un regard rétrospectif et réflexif (de retour autophilosophique sur soi) ; Nelson procède à un commentaire au temps présent figurant le moment où la pensée surgit à partir du vécu. Les phrases interrogatives rendent compte de l'avancement de ses réflexions qui tâtonnent le terrain, le sondent, l'enquêtent. Son texte performe le mouvement inchoatif de la pensée. On assiste alors aux « conditions sous lesquelles se produit quelque chose de nouveau (*creativity*) » (p. 157) et qui constitue une des thématiques chères à la théoricienne américaine. La phrase prononcée par l'amie provoque chez l'autrice une impression d'inquiétante étrangeté par rapport à l'identité (la sienne, celle de son compagnon, celle de sa famille).
- 19 Le « mot mémorable » ou la « phrase marquante » – inattendus, surprenants – produisent un décalage dans le regard que l'on porte sur soi et sur la vie ; ce décalage opère alors comme un embrayeur de réflexion. Notons que les deux anecdotes incluent une image qui se trouve enveloppée dans le récit : la mère de Cassin nue dans la baignoire comme dans une peinture de Bonnard ; et la photo de famille de Nelson

imprimée sur la tasse. Cette image concentre et resserre autour d'elle le moment de l'anecdote et l'affect qu'elle provoque. Notons enfin que les deux autrices ont recours à des locutions qui introduisent le temps ou l'espace et qui sont des marqueurs de narrativité (« Il y a peu, une amie est venue chez nous », « J'étais avec ma mère avant d'avoir l'âge d'aller à l'école [...] », « un jour de bain » [Cassin, 2020, p. 55]). Le passage vers la réflexion se fait dans les deux cas avec la conjonction « mais » : « *Mais* qu'est-ce qui dans tout ça constitue l'essence de l'hétéronormativité ? » (Nelson) ; « *Mais* j'ai fait en sorte que personne jamais ne puisse me dire ça » (Cassin). Le « mais » s'oppose à la « banalité » de l'anecdote racontée pour en montrer les enjeux pour la pensée ; il a donc aussi valeur de coordination entre deux dimensions *a priori* distinctes. La glose, bien qu'elle expose la connaissance qui émane du vécu, est une prolongation de ce dernier. Entre vie et pensée, pas de coupure. Par conséquent, on pourrait affirmer que dans ces deux passages, l'anecdote a une valeur fondatrice pour la pensée, et non pas illustrative.

Anecdote et cas : une tension résolue

- 20 Le fonctionnement des anecdotes n'est pas sans lien avec une autre modalité de récit avec laquelle elle partage certaines caractéristiques : les études ou récits de « cas ». La pensée par cas, « pour fonder une description, une explication, une interprétation, une évaluation » procède par « l'exploration et l'approfondissement des propriétés d'une *singularité* accessible à l'observation » (Passeron & Revel, 2005, § 1). Ce type de récit cherche à aboutir à des « conclusions » qui « pourront être réutilisées pour fonder d'autres intelligibilités » (§ 1). Le cas et l'anecdote partagent un même raisonnement inductif et un même rapport à l'originalité. À l'instar de l'anecdote, qui est souvent contingente, la *trouvaille* du cas peut aussi être due au hasard. Elle est ce qui se passe « que soi-même on n'attend pas » (Cassin, 2020, p. 17). Cependant, tandis que le cas est fondateur d'une connaissance, l'anecdote n'a pas *a priori* cette légitimité. Ainsi, ce qui oppose le récit de cas à l'anecdote est la légitimité épistémologique du premier, qui a été adopté en tant que forme d'exposition et argumentation par différentes disciplines des sciences humaines ou médicales pour exposer et asseoir une connaissance. L'ensemble de l'entreprise de Cassin consiste précisément à faire du récit anecdotique un « genre épistémique » (Gianna Pomata [2014] cité dans Pic, 2021, § 7), comme l'est aussi le récit de cas. C'est en ce sens que l'on peut parler, dans *Le bonheur, sa dent douce à la mort*, d'une *habilitation épistémologique de l'anecdote*⁸.
- 21 En effet, certaines des anecdotes fonctionnent dans le récit de Cassin comme des cas. Ce qui constitue l'exemplarité est moins la leçon toute personnelle, pour sa vie, qu'en tire la philosophe, que la manière par laquelle cette connaissance advient. Ces « cas-anecdotes » sont alors pour le lecteur une invitation à lire sa propre vie sous cette même perspective et faire de l'apparent insignifiant le lieu où fonder une connaissance significative. Dans un passage intitulé « Philologie des impôts », Cassin se souvient de la dette fiscale laissée par son mari après son décès et qu'elle a décidé de contester (« Quand mon mari est mort, il avait une dette fiscale, totalement injustifiée selon lui » [p. 132]). À partir de cet élément administratif où l'on ne pourrait ne voir *a priori* que du bureaucratique, et ce aussi en opposition à l'ineffable de la perte d'un être cher, Cassin développe une réflexion sur la façon dont sa formation de philologue et son travail de spécialiste des textes l'ont aidée à résoudre ce dossier mais aussi à effectuer le deuil de son compagnon : « Je me souviens très bien du moment où je me suis assise par terre,

avec l'ensemble du dossier autour de moi », écrit-elle, « j'ai compris le *Poème de Parménide*, je comprendrai ce dossier » (p. 132). L'anecdote qui partait de l'apparemment banal (une dette des impôts) se transforme progressivement en une réflexion sur l'« acribie de limace myope » du philologue et du type de lecture qu'il pratique. Grâce à ses compétences elle parvient à « donner figure de sens à tout un dossier » (p. 132). Un rêve survenu durant cette période, vient compléter la connaissance sur la vie et sur son travail d'intellectuelle que Cassin tire de cet épisode :

J'ai rêvé que j'étais une copiste, et que j'avais à copier un « original », intouchable comme un texte de loi. [...] Mon œil vérifiait en passant à chaque instant de l'original à la copie. Mais quand je quittais l'original des yeux et que j'y revenais, le tracé que je venais de copier avait disparu de l'original. Au fur et à mesure que je trace une lettre, le tracé correspondant de l'original s'efface. [...] Qui s'abîme, qui meurt ? L'original ? la copie ? le copiste ? (p. 134)

- 22 Le sens de l'événement vécu se trouve « révélé » par le rêve qui effectue la liaison entre la vie et la pensée et ce non pas par raisonnement logique mais par associations d'idées, par déplacements et condensations du sens : le dossier fiscal devient un manuscrit original et se fusionne avec l'identité de l'être aimé, irremplaçable. La « philosophe et philologue » (« parce qu'on vérifie les textes, le sens qu'ils ont et ceux qu'ils peuvent avoir » [p. 133]) en s'attelant au dossier fiscal et en essayant de contester la dette, tente aussi de préserver l'existence de son compagnon et du deuil qui pourtant finit par s'imposer : « Il faut savoir », conclut l'autrice, « que, par-dessous tout, l'original, le premier texte, mais aussi cet homme-là, celui que vous avez aimé sans savoir jusqu'au bout pourquoi, est mort » (p. 134-135). L'anecdote pense, mais elle donne aussi à penser dans l'étude qu'on peut en faire. En effet, qu'est-ce qu'un original si non un cas qui a valeur fondatrice et qui permet, à partir de lui, de se hisser comme modèle pour d'autres ? Puisque « rien » n'est « moins théorique *a priori* que la "vie" » (Samoyault, 2023, p. 530), c'est par le récit singularisant (anecdote, cas, rêve, littérature) qu'elle peut révéler sa puissance heuristique.

Notation de l'anecdotique

- 23 Enfin, je voudrais m'arrêter sur un dernier type d'anecdote, à cheval entre la note et le fragment. Dans ces épisodes ou instantanées de vie, la narrativité se trouve réduite au minimum. L'épisode, qui semble insignifiant, trouve sa valeur dans les multiples mises en relation avec le texte qui l'entoure. Ces notations renvoient au présent de l'écriture du livre et rendent compte des circonstances « anecdotiques » (parce que contingentes et triviales) qui l'ont accompagnée : « En gros, je prenais des notes sur ma vie », explique la critique au micro de Lauren Bastide (Bastide, 2020, p. 353). Ces notes, Nelson les intègre dans *Les Argonautes*, en respectant leur ton spontané et parfois décousu :

Mon beau-fils est trop grand pour Soldat tombé ou la Famille Ours à présent. Alors que j'écris ceci, il écoute « Funky Cold Medina » sur son iPod les yeux fermés, dans son corps gigantesque, couché sur le divan rouge. Neuf ans. (Nelson, 2018, p. 43)
L'autre jour, j'ai entendu un gars parler à la radio de l'habitat préhistorique et de la façon particulière dont les humains construisent leurs maisons, en comparaison avec, disons, les oiseaux. Ce n'est pas un penchant pour la décoration qui nous différencie – les oiseaux en savent long là-dessus –, c'est la compartimentation de l'espace. La façon dont nous cuisinons et chions, et travaillons dans différents espaces. Nous faisons ça depuis toujours, apparemment. Ce simple fait, cueilli dans un programme radio, m'a soudainement fait sentir chez moi dans mon espèce. (p. 116-117)

- 24 Les locutions spatiotemporelles (« alors que j'écris ceci », « l'autre jour »), placent ces fragments dans la contingence. Dans ces notes, pas de glose : juste une observation, une pensée fugace et inaboutie. Cette « mise en retrait des stratégies explicatives » (Despret, 2012, p. 40), invite à voir dans ces notations une connaissance qui est transmise par des voies autres que les rationnelles et discursives. Ce type d'écriture fragmentaire ne va pas sans rappeler ce que Roland Barthes nomme *incident* et qui est pour lui ce fait qui peut « à peine » être « noté » (Barthes, 2002b, p. 109). L'incident est une sorte de degré zéro de la notation, « juste ce qu'il faut pour pouvoir écrire quelque chose » (p. 109). Le fragment est une forme chère au critique et écrivain français et tant Roland Barthes par Roland Barthes que *Fragments d'un discours amoureux* – deux influences majeures pour *Les Argonautes* – pratiquent une écriture du fragment. Le texte posthume, *Incidents* (1980), réunit aussi des notations d'un moment particulier. Ces incidents, fragmentaires et apparemment anecdotiques, sont comme une entaille dans la vie en forme d'écriture qui n'a pas besoin de commentaire. La pratique et mise en mouvement de l'anecdotique peut être éclairée, chez Nelson, par cette notion barthésienne. Si on va plus loin dans le rapprochement entre la poétique de Nelson et celle de Barthes, on pourrait aussi établir un lien entre le présent du fragment noté et la notion de *haïku*. Dans *La préparation du roman* (2015), l'écrivain établit une correspondance entre le *haïku* et l'anecdote⁹. Dans le *haïku*, comme dans l'anecdotique, il y a un temps qui tient de l'instant qui fait rencontre, coïncidence. Le *haïku* réunit souvent deux éléments inattendus mais qui ensemble saisissent quelque chose de vrai. Dans l'anecdote rapportée par Barthes, citée dans la note précédente, ces deux éléments sont les poubelles à jeter et l'absence de container pour le faire. La vérité, c'est cette situation reconnue : ne pas pouvoir jeter. Cette union de deux éléments non-contradictaires est, on s'en rappelle, la définition du récit minimal donnée par Gérard Prince, applicable à l'anecdote. Il y a donc quelque chose de foncièrement poétique, aussi, dans le fait de penser par anecdotes ou par l'anecdotique, qui véhicule l'imaginaire de l'instantané, du fragmentaire, du fortuit.
- 25 Dans tous ces exemples, on est loin de l'anecdote en tant que petit récit narratif et didactique qui sert d'exemple à une argumentation ou à pimenter le récit d'une vie, d'une journée. Dans ces textes, elle vaut pour elle-même, elle est « immanente » et « contient en soi tout son savoir » (Barthes, 2002a, p. 143). Elle est comme l'instant ou la coïncidence, indivisible.

L'exercice de la littérature pour mieux dire le « vivre-et-penser »

- 26 L'écriture d'anecdotes renoue aussi, *in fine*, avec la littérature qui, dans ces deux textes apparaît comme une résistance aux normes de l'écriture académique¹⁰. Dans les deux cas, on perçoit une tentative pour sortir du cadre universitaire, qui passe, en grande partie, par la recherche d'un autre langage et d'autres formes. Cassin exprime le dénuement dans lequel elle se trouve lorsqu'on l'interroge sur son travail d'intellectuelle. Parler de la pensée, sans y inclure l'affect qui a accompagné son surgissement, est en parler avec des « mots usés » qui disent « moins bien » les « affects de découverte, d'invention, de hasard » (Cassin, 2020, p. 84). Pour ne pas perdre ce lien qui se trouve « aux sources » de la pensée et de la vie, Cassin écrit *Le bonheur, sa dent douce à la mort* à partir de « morceaux par terre », comme des « bouts de plantes mal

bouturées dont on voit les racines ». Ce livre est fait, dit-elle, « pour me rendre le terreau ou la chair des idées » (Cassin, 2020, p. 84).

- 27 Chez Nelson ce souci et cette recherche d'une autre forme trouvent aussi une certaine résolution dans la littérature qui lui apparaît comme une alliée :

Il y a tant de choses que la littérature ou l'art peuvent faire que les éditoriaux, les blogs, les articles d'opinion, la non-fiction grand public, ne peuvent tout simplement pas faire. Par exemple, il est facile de parler, en termes de contenu, d'indétermination, de désirs ambivalents, et ainsi de suite, mais c'est une toute autre chose que d'essayer de créer un environnement littéraire dans lequel ces choses peuvent être vécues par le lecteur ou l'écrivain. Pour moi, c'est le problème avec une grande partie de l'écriture traditionnelle ou même académique – elle peut parler de choses qui m'intéressent, mais elle ne peut pas générer une expérience de ces choses, liées, comme elles le sont, par le genre, et par le *credo* de la communication instrumentale¹¹. (McCrary, 2015 [notre traduction])

- 28 La dimension esthétique dans un texte contenant un discours d'idées, rend possible de comprendre les idées par l'expérience, et permet de créer un lien : entre les idées abstraites et soi-même, entre l'auteur et le lecteur, entre la vie et la pensée. Dans ces textes théoriques et pourtant profondément engagés dans une forme esthétique, on peut constater comment « les œuvres littéraires », dans les formes qu'elles prennent, « exercent leur force pensive et pratique » (Macé, 2013, p. 223). Toute « forme de parole », en effet, engage aussi des « formes de vie » (p. 223). L'écrivaine américaine s'efforce donc de créer un espace esthétique accueillant pour ses lecteurs, où ceux-ci puissent se reconnaître et donc connecter avec ses idées à un niveau non-intellectuel (est-ce qui fait, pour partie au moins, le succès de son œuvre ?). Plus que purement autobiographiques, Nelson dit que ses livres « tiennent plus de l'esthétique », qu'ils sont « d'objets stylisés » (Bastide, 2021, p. 349). Ses livres rendent compte de ce que Marielle Macé nomme la « vie qualifiée », c'est-à-dire :

[U]ne vie qui est descriptible, racontable, qui a un aspect et une valeur, qui tient à un « comment », où le « comment » importe au plus haut point, où le « comment » est même définitoire des enjeux du vivre. Il s'agit d'une vie dont le sens est tout entier contenu dans « son mode », dans ses formes, dans son style. (Macé, 2013, p. 230)

- 29 Se raconter par anecdotes est donc un choix fort qui reflète un positionnement esthétique, intellectuel et qui détermine un certain rapport au vécu. En somme, « la vie est esthétique » et « sa pensée passe [...] par l'esthétique » (Samoyault, 2023, p. 538).
- 30 Dans cette recherche pour rendre compte de l'aspect sensible (vécu, esthétique) du « vivre-et-penser », les anecdotes apparaissent comme ces vignettes qui mettent en scène et dramatisent la pensée. La dimension littéraire des deux essais évoqués ici met également en avant le fonctionnement de la pensée et ce qui, en elle, est de l'ordre de la fiction, de la composition, du récit. Tant Cassin que Nelson, avec ces deux livres, et tel que cela apparaît clairement dans l'écriture d'anecdotes, tentent de faire vivre une position intermédiaire (entre les genres, les discours, les lignes de partage, entre soi et les autres). Elles construisent un espace textuel hybride et font de « l'entre-deux » un endroit accueillant. De cette manière, elles pratiquent, pour reprendre Cassin, un « contre-imaginaire » (Cassin, 2016, p. 230). À partir de celui-ci d'autres pensées et d'autres expériences de vie deviennent possibles et compréhensibles.

Une pensée affectée

- 31 La vie vécue est un réservoir de connaissance et il est légitime de penser à partir d'elle. Anne-Braun décrit ainsi les liens fructueux qui existent entre existence et pensée :

[I]l n'y a rien de trouble à ce que la force d'un concept ou d'un classement vienne de ce qu'il ait été nécessité ou appelé par une expérience subjective et qu'il y ait eu, à un moment, pour un sujet atteint dans sa vie même, l'urgence de penser quelque chose, de faire des tris et de proposer de nouveaux partages conceptuels. Il y a bien des choses que nous savons de la vie et que seule la vie nous apprend. (Anne-Braun, 2023, p. 25)

- 32 C'est bien ce fait que permet d'illustrer l'écriture d'anecdotes pratiquée par nos autrices. Nous proposons de distinguer, de manière provisoire, différents types d'anecdotes et de savoirs. Le premier type serait constitué par ce que nous avons appelé des « anecdotes langagières » (mot mémorable ou phrase marquante), c'est-à-dire celles qui racontent l'effet d'une phrase lue ou entendue, ou qui partent d'un mot ou d'une citation (on pense à l'« idée-phrase » de Barthes que Cassin réinvente dans ce qu'elle appelle des phrases « comme des noms propres » (Cassin, 2020, p. 10), chacune ayant la capacité de convoquer une singularité). Cassin et Nelson rapportent tantôt les paroles des personnes proches (amis, famille, amoureux) tantôt les phrases prononcées ou écrites par des philosophes, écrivains ou poètes. Elles brouillent ainsi les frontières hiérarchiques entre les différents registres de langage, les différents lieux d'énonciation et de leur légitimité pour la pensée. Elles montrent que la pensée vient aussi des autres. Il est également possible de rapprocher les anecdotes des récits de cas, lorsque la volonté de penser dans l'anecdote se trouve clairement exprimée. Un troisième type d'anecdotes regrouperait celles que l'on peut rapprocher de la notation fragmentaire, en elles la narrativité se trouve effacée au profit d'une écriture qui tient de l'instantané. Ces trois types d'anecdotes ne sont certainement pas les seuls, mais cette catégorisation permet au moins de montrer l'enjeu qu'il y a à étudier cette forme brève dans ces textes autothéoriques ou autophilosophiques, puisqu'en elles, il est possible de cerner concrètement un des lieux où se brouillent les genres et les types de discours. La connaissance ou la théorie que l'on peut en tirer intervient dans un deuxième temps, dans l'après-coup du vécu ou de l'écriture : ce que nous avons convenu d'appeler la « glose » qui prolonge ce qui fait anecdote en montrant ses potentialités pour la pensée. Partant du très particulier et dans un mouvement inductif, l'anecdote est ce fait secondaire qui fait se déployer un monde par la pensée, et montre ainsi un changement de valeurs, qui va de l'apparemment « insignifiant au signifiant » (Haroche-Bouzinac, 2015).

- 33 Les deux autrices, via leurs textes, montrent que *la pensée est affectée par la vie* et que *l'anecdote en est l'entaille localisable*. Cette incision est de l'ordre du détail, du particulier, et c'est précisément cette partialité (comme celle de la phrase marquante pour quelqu'un, du cas, de la notation) qui permet d'octroyer au singulier la force de s'ouvrir vers le général. Ainsi, l'anecdote, par sa forme très spécifique, déploie la pensée sur un autre ton, un autre tempo et un autre style. Elle cesse d'être un petit récit qui exciterait une curiosité improductive, pour devenir un espace où peuvent s'articuler de manière claire le « vivre-et-penser » et donc la façon dont la vie affecte la pensée, la création d'idées et *in fine* le discours intellectuel. L'anecdote, comme la vie, est du côté de l'émotion, et son écriture en fixe une forme partageable. De quoi sont faites les idées sinon, comme les anecdotes, de ce qui arrive de manière inattendue ? « Il faut qu'il se

« passe quelque chose que soi-même on n'attend pas », écrit Cassin, « sinon » poursuit-elle, « en pensée ou en peinture, on s'ennuie » (Cassin, 2020, p. 17). Et dans la vie aussi.

- 34 Enfin, à tous les détracteurs qui verraient dans ces textes un retour mauvais du sujet (encore !), rappelons que celui-ci se trouve *déplacé*. Par le caractère menu de l'anecdote, le sujet s'écrit sous une modalité « mineure », non égotique, c'est un « je » qui se dit et s'efface dans un même mouvement. Barthes avait déjà exposé cet apparent paradoxe qui fait du sujet le lieu d'un savoir légitime et partageable : « Peut-être est-ce finalement au cœur de cette subjectivité, de cette intimité même [...], peut-être est-ce à la "cime du particulier" que je suis scientifique sans le savoir » (Barthes, 2002c, p. 470).

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

CASSIN, B. (2020). *Le bonheur, sa dent douce à la mort*. Paris : Fayard.

NELSON, M. (2018 [2015]). *Les argonautes*, trad. J.-M. Théroux. Paris : Éditions du sous-sol.

Références

ABIVEN, K. (2013). « Un genre de discours en miniature : pour un modèle de l'anecdote ». *Pratiques*, 157-158, 119-132.

ANNE-BRAUN, A. (2023). « L'entremêlement de la théorie et de la vie ». *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 53. <http://journals.openedition.org/cps/6676>.

ANZALDÚA, G. (2022 [1987]). *Terres Frontalières – La Frontera : La nouvelle mestiza*, trad. N. S. Dufour et A. S. Chacón. Paris : Cambourakis.

BARTHES, R. (2015). *La préparation du roman*. Paris : Seuil.

BARTHES, R. (2002a). « Structure du fait divers ». In *Œuvres complètes*, t. 2 (p. 442-451). Paris : Seuil.

BARTHES, R. (2002b). « Pierre Loti : Aziyadé ». In *Œuvres complètes*, t. 4 (p. 107-120). Paris : Seuil.

BARTHES, R. (2002c). « Longtemps, je me suis couché de bonne heure ». In *Œuvres complètes*, t. 5 (p. 459-470). Paris : Seuil.

BASTIDE, L. (2020). *La Poudre : Tome 1 : Écrivain·es et Musiciennes*. Paris : Marabout.

BROSSARD, N. (1982). *Picture Theory*. Montréal : L'hexagone.

CASSIN, B. (2016). *Éloge de la traduction : Compliquer l'universel*. Paris : Fayard.

CUSSET, F. (2003). *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte.

DERRIDA, J. (1980). *La Carte postale*. Paris : Flammarion.

- DESPRET, V. (2012). « En finir avec l'innocence. Dialogue avec Isabelle Stengers et Donna Haraway ». In E. Dorlin, et E. Rodriguez (dir.), *Penser avec Donna Haraway* (p. 23-45). Paris : Presses universitaires de France.
- FINEMAN, J. (1989). "The History of the Anecdote: Fiction and Fiction". In H. Veesser (dir.), *The New Historicism* (p. 49-76). Londres : Routledge.
- FOURNIER, L. (2021). *Autotheory as a Feminist Practice in Art, Writing and Criticism*. Cambridge : The Mit Press.
- GALLOP, J. (2002). *Anecdotal Theory*. Duke University Press : Durham.
- GALLOP, J. (1988). *Thinking Through the Body*. New York : Columbia University Press.
- GROSSMAN, L. (2003). "Anecdote and History". *History and Theory*, 2, 144-168.
- HARAWAY, D. (2007). « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », trad. L. Allard, D. Gardey et N. Magnan. In *Manifeste Cyborg et autres essais*. Paris : Exils éditeur.
- HAROCHE-BOUZINAC, G. (2015). « Avant-propos ». In *L'anecdote entre littérature et histoire : À l'époque moderne*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- HUGLO, M.-P. (1997). *Métaphores de l'insignifiant : Essai sur l'anecdote dans la modernité*. Montréal : Le Griot.
- LEVESQUE-JALBERT, É. (2020). "'This is not an autofiction': Autoteoría, French Feminism and Living in Theory". *Arizona Quarterly: A Journal of American Literature, Culture, and Theory*, 1, 65-84.
- MACÉ, M. (2013). « Formes littéraires, formes de vie ». *Les Temps Modernes*, 672, 222-231.
- MCCRARY, M. (2015, avril 26). "Riding the Blinds". *L.A. Review of Books*. <https://lareviewofbooks.org/article/riding-the-blinds/>.
- MARCHAND, S. (2015). « Quelques hypothèses sur les leçons de l'anecdote : le cas des anecdotes dramatiques du XVIII^e siècle ». In G. Bouzinac et al. (dir.), *L'anecdote entre littérature et histoire : À l'époque moderne*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. <https://books.openedition.org/pur/53921>.
- PAPILLON, J. (2023). « Autothéorie ». In *Fragments d'un discours théorique* (p. 27-43). Québec : Codicille éditeur.
- PASSERON, J.-C., & REVEL, J. (2005). « Penser par cas. Raisonner à partir de singularités ». In *Penser par cas*. Paris : École des hautes études en sciences sociales. <http://books.openedition.org/editionsehess/19921>.
- PIC, M. (2021). « Introduction. Des millions de cas. Manifestations du particulier dans la littérature et les sciences humaines ». *Fabula / Les colloques*. <http://www.fabula.org/colloques/document8202.php>.
- PITTS, A. J. (2016). "Gloria E. Anzaldúa's *Autohistoria-teoría* as an Epistemology of Self-Knowledge/Ignorance". *Hypatia*, 31(2).
- PRECIADO, P. B. (2008). *Testo junkie : Sexe, drogue et biopolitique*. Paris : Points.
- PRINCE, G. (2012). « Récit minimal et narrativité ». In S. Bedrane, F. Revaz et M. Viegnes (dir.), *Le récit minimal : Du minime au minimalisme. Littérature, arts, médias*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. <http://books.openedition.org/psn/190>.

RIDEAU, G. (2015). « L'anecdote entre littérature et histoire : une introduction ». In G. Bouzinac *et al.* (dir.), *L'anecdote entre littérature et histoire. À l'époque moderne*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. <https://books.openedition.org/pur/53884>.

ROBIN, R. (1979). *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*. Paris : Dialectiques.

SAMOYVAULT, T. (2023). « Vie ». In *Fragments d'un discours théorique* (p. 529-543). Québec : Codicille éditeur.

SCHLANGER, J. (2000). *Fragment épique : Une aventure aux bords de la philosophie*. Paris : Belin.

YOUNG, S. (1997). *Changing the Wor(l)d: Discourse, Politics and the Feminist Movement*. Londres : Routledge.

NOTES

1. L'autothéorie peut en effet être considérée comme une version plus récente de l'autofiction. Entre un terme et l'autre s'effectue, dans les récits de soi, un basculement de la fiction vers la théorie. Cela dit sans doute quelque chose de notre époque et de nos héritages intellectuels. Émile Lévesque-Jalbert (2020) propose une étude très intéressante sur la façon dont les féministes françaises à partir des années 1970-1980 (Luce Irigaray, Julia Kristeva, Monique Wittig), en effectuant une critique du sujet psychanalytique qui se trouve à l'origine de la notion d'autofiction, introduisent une modalité de l'écriture de soi portée plutôt sur la théorie.

2. Fournier s'aventure même à dire que la première entreprise autothéorique se trouverait déjà dans les *Essais* de Montaigne. Une étude rétrospective sur la manière dont ce terme peut éclairer une tradition littéraire jusqu'à maintenant rangée sous la notion d'essai ou de fiction théorique est sans doute nécessaire. Parmi les autrices pratiquant ce type de démarche à partir des années 1970, et uniquement dans le domaine francophone, on peut citer Régine Robin dans *Le cheval de Lénine* (1979), Nicole Brossard dans *Picture Theory* (1982) ou Judith Schlanger dans *Fragment épique* (2000), cette dernière pratiquant une écriture plus « autophilosophique », proche de celle de Cassin. Pour un aperçu sur le paysage et l'état des lieux du corpus « autothéorique » nous renvoyons au premier chapitre de l'ouvrage de Fournier (2021), au numéro spécial sur l'autothéorie dans *l'Arizona Quarterly* (2020) et à l'entrée « Autothéorie » rédigée par Joëlle Papillon dans la nouvelle édition de *Fragments d'un discours théorique* (2023).

3. Outre un goût pour la dissémination des sens et des langues qui lui vient tant de l'intérêt pour les sophistes grecs que de la *différance* derridienne, c'est dans la pluralité des langues et langages que Barbara Cassin se reconnaît comme héritière de la leçon de la déconstruction : « “Plus d'une langue”, une exclamation de Jacques Derrida, est la devise qui figure sur mon épée d'académicienne. Je suis devenue militante. Aucune langue n'est seule, il faut parler ou entendre au moins deux langues pour savoir qu'on en parle une [...]. La norme est plurielle » (Cassin, 2020, p. 179). L'héritage sophiste et poststructuraliste (derridien) se synthétise encore, aussi, dans le goût de l'équivoque, les jeux d'homonymies, bref, dans l'« éloge du pluriel », « celui de la barbarie en philosophie et celui d'une certaine *French Theory* » (Cassin, 2016, p. 31).

4. Même si Nelson prévient combien il est « facile de laisser un concept comme la pluralité ou la multiplicité vous monter à la tête et vous mettre à l'utiliser pour

complimenter tout et n'importe quoi » (Nelson 2015, p. 98), il est vrai que Nelson et Cassin coïncident – par des voies certes différentes – dans leur refus de l'Un, de l'universel et de l'univocité et partagent un goût pour le pluriel et le divers. Tandis que cette critique s'effectue notamment via le langage chez Cassin, c'est surtout à travers les questions de genre, du *queer* et de la création que Nelson refuse l'universel et cherche à sonder le processus inchoatif qui produit du nouveau et du singulier. Cassin plaisante sur ce qui, pour les philosophes les plus puristes, serait sa place au sein de l'académie : « “On vous enfermera dans un département de sophistique”, où vous pratiquerez à loisir la littérature comparée, la psychanalyse, voire les postcolonial et les *gender studies* » (Cassin, 2016, p. 67). Malgré l'écart générationnel et intellectuel, Nelson et Cassin ont des points de contact surtout par rapport à ce à quoi elles s'opposent.

5. Sur la notion de « vie » comme possible concept pour la théorie littéraire, voir Tiphaine Samoyault (2023, p. 530) : « la littérature est devenue un espace privilégié pour penser la vie, à la fois parce qu'elle se présente comme une réserve pour la sagesse pratique et parce qu'elle cherche à lui donner un sens ; en retour, la théorie littéraire peut en faire, outre un concept poétique (la vie comme genre littéraire), le concept de la puissance et de la mémoire des œuvres (vie, survie, organicité des œuvres dans le temps), et un concept visant à déterminer la portée éthique et la relation de la littérature aux espaces et à l'exercice du vivant ». Voir aussi la partie ci-dessous « L'exercice de la littérature pour mieux dire le “vivre-et-penser” ».

6. Pour comprendre l'usage particulier des anecdotes dans ces textes, il faudrait sans doute, tout d'abord, tracer une brève histoire de l'anecdote en tant que genre. Même si cette contextualisation dépasse le cadre de cet article, nous pouvons néanmoins rappeler quelques coordonnées spatiotemporelles. Entre le *xvi^e* et *xviii^e* siècle (période à laquelle s'intéressent la plupart des études critiques sur ce genre, voir bibliographie), l'anecdote s'insère notamment dans les discours de savoir (historiques, juridiques, théologiques, etc.) où elle remplit le rôle d'exemple pour soutenir ou orner l'argumentation, mais elle peut aussi vouloir transmettre une leçon morale (Rideau, 2015), rapprochant ainsi l'anecdote et la fable. On la retrouve aussi très souvent dans les écrits qui touchent à la vie (biographies, correspondances, mémoires) où elle a en charge de dévoiler des informations d'un autre ordre, secrètes et intimes, sur des personnages célèbres ou importants. Au *xvii^e* siècle, sont en vogue les recueils contenant exclusivement des anecdotes où s'exprimait une « théorie subreptice » (Marchand, 2015). Hormis les études littéraires, c'est notamment l'Histoire qui a montré un intérêt particulier pour l'anecdote, puisqu'elle se présente comme un récit factuel d'un événement qui n'entre pas dans le discours officiel de l'Histoire mais qui produit un effet de réel (Rideau, 2015 ; Fineman, 1989, p. 61). D'un point de vue littéraire et dans l'économie d'un texte, les anecdotes peuvent tantôt être conçues comme un élément illustratif, tantôt comme un récit exemplaire ou tantôt encore comme la configuration narrative d'un événement (Huglo, 1997). Pour conclure très brièvement ce court aperçu, les anecdotes ont rarement été conçues de manière autonome par rapport à un texte principal, dont elles dépendaient. Les textes que nous proposons d'étudier, en décidant de partir des anecdotes pour développer leur propos, leur octroient une autre place et un autre statut, qui cesse d'être ancillaire à la pensée.

7. Les deux intellectuelles se sont intéressées à la question de l'inexprimable ; l'une via Gorgias, l'autre via Wittgenstein. Leur écriture semble se nouer dans cette interrogation sur les limites de l'expressivité du langage : « Comme dit Gorgias : rien

n'est, si c'est c'est inconnaissable, si c'est et si c'est connaissable on ne peut pas le communiquer à autrui » (Cassin, 2020, p. 84). De son côté, Nelson débute son texte en citant Wittgenstein : « j'avais consacré ma vie à l'idée de Wittgenstein selon laquelle l'inexpressible est contenu – d'une manière inexpressible ! – dans l'exprimé » (Nelson, 2018, p. 9).

8. À ce titre on peut penser au texte que Derrida a écrit sur l'élaboration de la théorie du *Fort/Da* par Freud. Dans *La carte postale* (1980), Derrida nomme « anecdote » l'observation du jeu de la bobine de l'enfant faite par Freud. Le médecin viennois construit en effet toute sa théorie des pulsions à partir d'une anecdote qu'il transforme en cas. La double écriture (du jeu anecdotique et de la théorie), amène Derrida à postuler que la dynamique de la bobine concerne aussi le fonctionnement de l'écriture et de la pensée freudienne : « cette petite histoire de la bobine, [...] cette anecdote qu'on aurait pu tenir pour banale, pauvre, tronquée, racontée au passage et sans la moindre portée [...] semble pourtant mettre "en abyme" l'écriture du rapport » (Derrida, 1980, p. 325). La valeur spéculative et épistémologique de l'anecdote est latéralement problématisée dans ce texte, mais montre le contact entre le cas et l'anecdote, ainsi que la valeur productrice de connaissance que peut avoir cette dernière.

9. À la fin de la séance du 27 janvier 1979, Roland Barthes raconte une anecdote qui, dit-il, aurait pu devenir un haïku s'il avait voulu l'écrire : « Ainsi, permettez-moi une anecdote personnelle dont je n'ai pas fait un haïku mais j'aurais très bien pu ». Voici son anecdote : en rentrant précipitamment à Paris depuis la Hollande où il séjournait, il a eu du mal à trouver un endroit où déposer les poubelles de la maison. Il a donc embarqué les poubelles avec lui dans la voiture sans trouver de lieu où les déposer (et on peut imaginer, mais il ne le dit pas, qu'il les a rapportées jusqu'à Paris). Barthes cite ensuite un haïku qui d'après lui rend compte de l'anecdote, ou plutôt, dirions-nous, du « tilt » de l'anecdote, à savoir : « *Brillante lune / Pas de coin sombre / Où vider le cendrier* » (Barthes, 2015, p.156)

10. La subversion de la pratique de la citation est une autre trace de cette volonté de s'éloigner des codes universitaires : en se passant des notes de bas de page et d'un appareil critique en fin d'ouvrage qui reprendrait les textes cités, et en choisissant plutôt d'inclure les noms des auteures dans les marges de son propre texte, Nelson ne renonce pas seulement à la norme citationnelle communément admise, mais cherche à créer un effet esthétique dans la mise en page. De plus, les citations n'apparaissent pas entre guillemets, mais en italique, ce qui contribue plus encore à réunir typographiquement le discours de l'autrice et celui des auteures dont elle relève les mots.

11. Version originale : “*There is so much that literature or art can do that columns, blogs, op-eds, mainstream nonfiction, simply cannot. For example, it's easy to talk, content-wise, about indeterminacy, about ambivalent desires, and so on and so forth, but a different thing altogether to try to create a literary environment in which those things might be experienced by reader or writer. That's the trouble with so much mainstream or even academic writing, to me — it might talk about things I'm interested in, but it can't generate an experience of them, bound, as they are, by genre, and by the credo of instrumental communication.*”

RÉSUMÉS

Cet article s'intéresse à la place des anecdotes personnelles dans *Le bonheur, sa dent douce à la mort* (2020) de Barbara Cassin et *Les Argonautes* (2018) de Maggie Nelson. Dans ces deux textes, les anecdotes permettent d'étudier en miniature la manière dont, pour ces autrices, la pensée émane, aussi, de la vie vécue. Dans un premier temps, on étudie la généalogie et les traits de ce type d'écrits qu'on peut nommer « autothéoriques ». Puis, après avoir brièvement défini l'anecdote ainsi que les valeurs et l'imaginaire qu'elle véhicule en tant que petit récit secondaire dans la vie d'un individu, on présente trois types d'anecdotes (mot mémorable, cas, notation), leur fonctionnement et l'effet de décloisonnement discursif qu'elles produisent. Enfin, on caractérise la nature de la pensée qui se dégage de ces textes, en défendant l'hypothèse qu'il s'agit d'une pensée chargée d'affect, stylisée et pour cela même, davantage transmissible et partageable.

This article looks at the place of personal anecdotes in Barbara Cassin's *Le bonheur, sa dent douce à la mort* (2020) and Maggie Nelson's *The Argonauts* (2015). In these two texts, the anecdotes allow us to study in miniature the way in which, for these authors, thought emanates from life. We begin by examining the genealogy and characteristics of this type of "autotheoretical" writing. Then, after briefly defining the anecdote and the values and imagination it conveys as a small secondary narrative in the life of an individual, we present three types of anecdote (memorable word, case, notation), how they function and the discursive decompartmentalizing effect they produce. Finally, we characterize the nature of the thought that emerges from these texts, defending the hypothesis that it is a thought charged with affect, stylized and, for this very reason, more transmissible and sharable.

INDEX

Keywords : autotheory, literature, essay, life, philosophy

Mots-clés : autothéorie, littérature, essai, vie, philosophie

AUTEUR

MARTA SÁBADO NOVAU

Université de Louvain